

Séquence 5 - Le Rapport de Brodeck, Philippe Claudel

Texte 1

Support : Chapitre I : du début (p.11) à « Oui, je dirai l'Ereigniës » (p.13)

Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien.

Je tiens à le dire. Il faut que tout le monde le sache.

5 Moi je n'ai rien fait, et lorsque j'ai su ce qui venait de se passer, j'aurais aimé ne jamais en parler, ligoter ma mémoire, la tenir bien serrée dans ses liens de façon à ce qu'elle demeure tranquille comme une fouine dans une nasse de fer.

10 Mais les autres m'ont forcé : « Toi, tu sais écrire, m'ont-ils dit, tu as fait des études. » J'ai répondu que c'étaient de toutes petites études, des études même pas terminées d'ailleurs, et qui ne m'ont pas laissé un grand souvenir. Ils n'ont rien voulu savoir : « Tu sais écrire, tu sais les mots, et comment on les utilise, et comment aussi ils peuvent dire les choses. Ça suffira. Nous on ne sait pas faire cela. On s'embrouillerait, mais toi, tu diras, et alors ils te croiront. Et en plus, tu as la machine. »

15 La machine, elle est très vieille. Plusieurs de ses touches sont cassées. Je n'ai rien pour la réparer. Elle est capricieuse. Elle est éreintée. Il lui arrive de se bloquer sans m'avertir comme si elle se cabrait. Mais cela, je ne l'ai pas dit car je n'avais pas envie de finir comme l'*Anderer*.

20 Ne me demandez pas son nom, on ne l'a jamais su. Très vite les gens l'ont appelé avec des expressions inventées de toutes pièces dans le dialecte et que je traduis : *Vollaugä* - Yeux pleins- en raison de son regard qui lui sortait un peu du visage ; *De Murmelnër* - le Murmurant - car il parlait très peu et toujours d'une petite voix qu'on aurait dit un souffle ; *Mondlich* - Lunaire - à cause de son air d'être chez nous tout en n'y étant pas ; *Gekamdörhin* - celui qui est venu de là-bas.

25 Mais pour moi, il a toujours été *De Anderer* - l'Autre -, peut-être parce qu'en plus d'arriver de nulle part, il était différent, et cela, je connaissais bien : parfois même, je dois l'avouer, j'avais l'impression que lui, c'était un peu moi.

30 Son véritable nom, aucun d'entre nous ne le lui a jamais demandé, à part le Maire une fois peut-être, mais il n'a pas, je crois, obtenu de réponse. Maintenant, on ne saura plus. C'est trop tard et c'est sans doute mieux ainsi. La vérité, ça peut couper les mains et laisser des entailles à ne plus pouvoir vivre avec, et la plupart d'entre nous, ce qu'on veut, c'est vivre. Le moins douloureusement possible. C'est humain. Je suis certain que vous seriez comme nous si vous aviez connu la guerre, ce qu'elle a fait ici, et surtout ce qui a suivi la guerre, ces semaines et ces quelques mois, notamment les derniers, durant lesquels cet homme est arrivé dans notre village, et s'y est installé, comme ça, d'un coup. Pourquoi avoir choisi notre village ? Il y en a tellement des villages sur les contreforts de la montagne, posés entre les forêts comme des œufs dans des nids, et beaucoup qui ressemblent au nôtre. Pourquoi avoir choisi

35 justement le nôtre, qui est si loin de tout, qui est perdu ?

Tout ce que je raconte, le moment où ils ont dit qu'ils voulaient que ce soit moi, ça s'est passé à l'auberge Schloss, il y a environ trois mois. Juste après... juste après le... je ne sais pas comment dire, disons l'évènement, ou le drame, ou l'incident. A moins que je dise l'*Ereigniës*. *Ereigniës*, c'est un mot curieux, plein de brumes, fantomatique, et qui signifie à peu près « la chose qui s'est passée ». C'est peut-être mieux de dire cela avec un terme pris dans le dialecte, qui est une langue sans en être une, mais qui épouse si parfaitement les peaux, les souffles et les âmes de ceux qui habitent ici. L'*Ereigniës*, pour qualifier l'inqualifiable. Oui, je dirai l'*Ereigniës*.

40

Séquence 5 - Le Rapport de Brodeck, Philippe Claudel

Texte 2

Support : Chapitre VII : de « L'Anderer est arrivé... » (p.60) à « la façon des bottes d'oignons sur les poutres des cuisines » (63)

L'Anderer est arrivé à la fin de l'après-midi du 13 mai, cela fera un an au printemps prochain. Un jour tout en douceur et teintes blondes. Le soir venait sur la pointe des pieds, comme pour ne pas gêner. Dans les champs qui entourent le village, et dans les pâtures plus hautes, à perte de vue, on ne voyait que des houles blanches et jaunes. L'herbe jeune disparaissait presque sous le tapis de fleurs de pissenlit. Le vent les balançait, les brossait ou les courbait, selon son humeur, tandis qu'au-dessus d'eux, des nuages pressés filaient en bande vers l'ouest et s'engouffraient dans la trouée du Prâtze pour y disparaître tout à fait. Sur les chaumes, quelques pelages de neige résistaient encore aux premières chaleurs qui les lapaient, les amenuisaient de jour en jour, et les changeraient bientôt en des flaques claires et froides.

Il pouvait être cinq heures, cinq heures et demie, lorsque Gunther Beckenfür, qui était occupé à rafistoler le toit de son abri de berger, sur le Revers du Bourenkopf, aperçut sur la route qui vient de la frontière, et sur laquelle depuis la fin de la guerre on ne voit jamais rien, où personne ne va plus, où personne n'aurait l'idée d'aller, jamais, un curieux équipage.

« Ça allait d'un vrai train de lenteur », c'est lui qui me parle, à ma demande, pour que je puisse noter tous les mots qu'il me dit sur un carnet, je dis bien tous les mots. On est chez lui. Il m'a servi un verre de bière. J'écris. Il mâchouille une cigarette qu'il vient de se rouler, demi-tabac, demi-lichen, et qui lance dans la pièce une puanteur de corne brûlée. Dans un coin, il y a son vieux père, la mère est morte depuis beau temps. Le vieux se parle tout seul, dans le gargouillis de sa mâchoire où il ne reste que deux ou trois dents, tout en secouant continuellement sa frêle tête d'étourneau à la façon des angelots à pièces des églises. Au-dehors la neige s'est mise à tomber. La première neige, celle qui réjouit les enfants et dont la neuve blancheur aveugle. On la voit venir parfois près de la fenêtre, en curieuse, comme des centaines d'yeux tournés vers nous, puis repartir effarouchée à grandes brassées vers la rue.

« Ça avançait à peine, comme si le bonhomme charriait à lui seul un lot de bornes en granit. Je me suis même arrêté pour scruter longuement, voir si je ne rêvais pas, non je ne rêvais pas, je voyais bien quelque chose, mais je ne savais pas encore quoi, des bêtes perdues j'ai pensé dans un premier temps, ou des gens égarés, ou encore des vendeurs de je ne sais quoi, parce que maintenant je me rendais bien compte que c'était un peu humain tout de même cette affaire-là. J'ai frissonné je m'en souviens, un vrai frisson, et pas de froid, mais un frisson à repenser à la guerre, à la route de la guerre, cette putain de chiure de merde de route qui ne nous avait amené ici que du malheur et des misères, et lui, cette forme d'homme avec ses deux bêtes que je ne savais alors ni vache ni cheval, il était précisément sur cette route. Il ne pouvait venir que de là-bas, que de chez les *Fratergekeime*, ces enfants de couilles sales sortis des ventres pourris de leurs vieilles putains de mères... Tu te souviens de ce qu'ils ont fait à Cathor, ces merdes vertes ? »

Je fis oui de la tête. Cathor, c'était le raccommodeur de faïence. C'était aussi le beau-frère de Beckenfür. Il avait voulu jouer au plus fin avec les *Fratergekeime* quand ils étaient arrivés au village, et il avait perdu. J'en reparlerai peut-être.

« J'étais tellement intrigué que j'ai posé mes lauzes et ma pique. Je me suis frotté les yeux, je les ai plissés, j'ai essayé de voir le plus au loin. C'était comme une apparition d'une autre époque. J'en suis resté bouche-bée. Un vrai personnage de foire, attifé comme on ne fait plus, et trottinant avec ses montures de cirque comme s'il allait à la revue ou sortait d'un théâtre de marionnettes. »

Ici, les chevaux, on les avait tués depuis longtemps et mangés. Et depuis la fin de la guerre, on n'avait jamais eu l'idée d'en reprendre. On n'en voulait plus. On leur avait préféré les ânes et les mules. Des bêtes très bêtes, avec rien d'humain en elles et aucun souvenir sur le dos. Et voir quelqu'un arriver à cheval, ça voulait forcément dire qu'il venait de très loin, qu'il ne connaissait rien à notre région, à ce qui s'y était passé, à nos malheurs.

Ce n'est pas tant qu'aller à cheval faisait vieillot : depuis la guerre, c'est un peu comme si on avait remonté le temps : toute la misère qu'elle a semée a germé comme des graines dans un printemps propice. On a ressorti des granges des outils d'une autre époque, bricolés avec ce qui n'avait pas été détruit ou volé, des carrioles bancales, des charrettes rafistolées. On laboure avec des socs forgés il y a plus d'un siècle. On fane à la force du bras. Tout le monde est revenu en arrière, comme si le temps de l'humanité avait eu un grand hoquet et qu'il avait donné aux hommes un formidable coup de pied au cul pour les faire repartir presque de zéro.

L'apparition trottinait lentement, regardant paraît-il à gauche et à droite en flattant de la main le col de sa monture et ne lui parlant souvent, car ses lèvres bougeaient. Le second animal était attaché au premier. C'était un vieil âne, encore solide, aux pâture carrés, qui allait d'un pas assuré, sans faiblesse ni écart alors qu'il avait sur le dos trois grosses malles qui semblaient être très lourdes ainsi que divers sacs qui pendaient sur la droite et sur la gauche, à la façon des bottes d'oignons sur les poutres des cuisines.

Séquence 5 - Le Rapport de Brodeck, Philippe Claudel

Texte 3

Support : « Au bout du chemin et au bout de ma course, il y avait l'entrée du camp » (79) à « Die Zeilenesseniss : « la Mangeuse d'âmes ». »(82)

Au bout du chemin et au bout de ma course, il y avait l'entrée du camp : un grand portail en fer forgé, joliment ouvragé, comme le portail d'un parc ou d'un jardin d'agrément. De part et d'autre se dressaient deux guérites pentes de rose et de vert pimpant dans lesquelles des gardes se tenaient droit et raides, et au-dessus du portail, il y avait un gros crochet, brillant, semblable à un crochet de boucherie auquel on suspend des bœufs entiers. Un homme s'y balançait, mains liées dans le dos, une corde au cou, les yeux grands ouverts et sortis des orbites, la langue épaisse, gonflée, tendue hors des lèvres, un pauvre gars qui nous ressemblait comme un frère et dont le maigre poitrail s'ornait d'une pancarte sur laquelle était écrit dans leur langue, la langue des Au bout du chemin et *Fratergekeime* qui avait été jadis le double de notre dialecte, sa sœur jumelle, « *Ich bin nichts* » - « Je ne suis rien ». Le vent le faisait bouger un peu. Trois corneilles patientaient non loin de lui, guettant ses yeux comme des friandises.

Tous les jours, un homme était ainsi pendu à l'entrée du camp. Chacun le matin en se réveillant se disait que ce serait peut-être son tour. Les gardes nous sortaient des cabanes où nous nous entassions à même le sol pour la nuit, nous faisaient mettre en rang, et nous attendions, ainsi, debout, longtemps, quel que soit le temps, nous attendons qu'ils choisissent l'un d'entre nous, la victime du jour. Parfois, c'était décidé en trois secondes. D'autres fois, ils nous jouaient aux dés ou aux cartes. Et nous devons attendre debout près d'eux. En rangs parfaits, immobiles. Les parties s'éternisaient et, au bout du compte, le vainqueur avait le privilège de faire son choix. Il passait dans les rangs. Nous retenions notre souffle. Chacun tentait de se rendre le plus insignifiant possible. Le garde prenait son temps. Puis il finissait par s'arrêter devant un prisonnier, le touchait du bout de son bâton et disait simplement « Du ». Nous autres, tous les autres, au fond de nous, on sentait naître une joie folle, un bonheur laid et qui ne durerait que jusqu'au lendemain, jusqu'à la nouvelle cérémonie, mais qui permettrait de tenir, de tenir encore.

Le « Du » partait avec les gardes. Il allait jusqu'au portail. On le faisait monter jusqu'au crochet. On lui faisait dépendre le pendu de la veille et ensuite le descendre sur son dos, creuser une fosse et l'enterrer. Puis les gardiens lui faisaient enfiler le panneau « *Ich bin nichts* », lui passaient la corde, le faisaient monter en haut de l'escabeau et attendaient que la *Zeilenesseniss* arrive.

Die Zeilenesseniss, c'était la femme du directeur du camp. Elle était jeune et, surtout, elle était d'une inhumaine beauté, faite d'un excès de blondeur et de blancheur. Elle se promenait souvent dans le camp, et nous avions ordre sous peine de mort de ne pas croiser son regard.

La *Zeilenesseniss* ne manquait jamais la pendaison du matin. Elle arrivait lentement, fraîche, les joues encore rosies par l'eau pure, le savon, la crème, et le vent parfois nous apportait son parfum, un parfum de glycine, et je ne peux plus depuis lors sentir cette odeur de glycine sans vomir et pleurer. Elle avait des habits propres. Elle était impeccablement coiffée, vêtue, et nous, à quelques mètres, mangés de vermine dans nos haillons qui n'avaient plus ni formes ni couleurs, la peau crasseuse et puante, les crânes rasés et croûteux, avec nos os qui tentaient de nous trouer de toutes parts, nous appartenions à un autre monde que le sien.

Elle ne venait jamais seule. Toujours elle portait dans ses bras son enfant, un nourrisson de quelques mois enrubannés de jolis linges. Elle le berçait calmement, lui parlait à l'oreille, lui fredonnait des airs de comptine, l'une je m'en souviens, disait « *Welt, Welt von licht/ Manns hanger auf all recht/ Welt Welt von licht/ Ô mein kinder so wet stillecht* » - « Monde, monde de lumière/ La main des hommes sur toutes choses/ Monde Monde de lumière/ Ô mon enfant si doux repose ».

L'enfant était toujours calme. Il ne pleurait pas. Parfois il dormait, mais avec de petits gestes très tendres elle le réveillait et lorsqu'il finissait par ouvrir les yeux, gigoter avec ses petits bras et ses petites cuisses, bâiller au ciel, alors d'un simple geste du menton, elle signifiait aux gardiens que la cérémonie pouvait commencer. L'un d'entre eux lançait un grand coup de pied dans l'escabeau et le corps du « Du » chutait, vite retenu par la corde. La *Zeilenesseniss* le regardait quelques minutes, et sur ses lèvres venait alors un sourire. Elle ne perdait rien des tressautements, des bruits de gorge, des pieds lancés dans le vide à la recherche du sol, des bruits goitreux, des intestins qui se vidaient, de l'immobilité enfin, du grand silence. Elle posait alors un long baiser sur le front de son enfant, qui parfois pleurait un peu, moins de peur sans doute que parce qu'il avait faim et réclamait sa tétée, et s'en allait calmement. Les trois corneilles prenaient leurs places. Je ne sais pas si c'étaient les mêmes chaque jour. Elles se ressemblaient tant. Les gardiens aussi se ressemblaient tous, mais eux ne mangeaient pas les yeux, ils se contentaient de nos vies. Comme elle. Comme la femme du directeur. Celle qu'entre nous nous avons surnommée la *Zeilenesseniss*. *Die Zeilenesseniss* : « la Mangeuse d'âmes ».

Séquence 5 - Le Rapport de Brodeck, Philippe Claudel

Texte 4

Support : « C'était peut-être sa manie des romans qui faisait que Diodème regardait toujours dans la doublure des mots ... » (324) à « ils révélaient des vérités qu'on avait étouffées. » (326)

C'était peut-être sa manie des romans qui faisait que Diodème regardait toujours dans la doublure des mots et que son imagination courait dix fois plus vite que lui. Mais ce jour-là, ce qu'il m'avait dit n'était pas idiot. Je refis lentement le tour de tous les dessins que l'*Anderer* avait accrochés aux murs de l'auberge. Les paysages qui m'avaient paru quelconques se mirent à s'animer et les visages racontèrent les secrets et les tourments, les laideurs, les fautes, les troubles, les bassesses. Je n'avais touché ni au vin ni à la bière et pourtant je chancelais, ma tête tournait. Pour le portrait de Göbbler par exemple, il y avait une malice dans l'exécution qui faisait que si on le regardait un peu de gauche on y voyait le visage d'un homme souriant, aux yeux lointains, aux traits paisibles, tandis que si on le prenait un peu de droite, les mêmes lignes fixaient les expressions de la bouche, du regard, du front dans un rictus fielleux, une sorte d'horrible grimace, hautaine et cruelle. Celui d'Orschwir parlait de lâcheté, de compromissions de veulerie, de salissure. Celui de Dorcha de violences, d'actions sanglantes, de gestes irréparables. Celui de Vurtenhau disait la petitesse, la bêtise, l'envie, la rage. Celui de Peiper suggérait le renoncement, la honte, la faiblesse. Pour tous les visages, il en était de même. Les portraits qu'en avait faits l'*Anderer* agissaient comme des révéléateurs merveilleux qui amenaient à la lumière les vérités profondes des êtres. On aurait cru une galerie d'écorchés.

Et puis il y avait les paysages ! Ça n'a l'air de rien pourtant un paysage. Ça ne dit rien. Au mieux, ça nous renvoie à nous, pas davantage. Mais là, croqués par l'*Anderer*, les paysages devenaient parlants. Ils racontaient leur histoire. Ils portaient les traces de ce qu'ils avaient connu. Ils témoignaient des scènes qui s'étaient déroulées là. Sur la place de l'église, au sol, une tache d'encre, placée à l'endroit même de l'exécution, évoquait tout le sang qui s'était écoulé du corps d'Aloïs Cathor lorsqu'il avait été décapité, et sur ce même dessins, lorsqu'on regardait les maisons qui bordaient la place, toutes avaient portes closes. Une seule porte était ouverte, très nettement, celle de la grange d'Otto Mischenbaum... Je n'invente rien, je le jure ! Par exemple, dans le dessin qui figurait le Baptisterbrücke, si on inclinait un peu la tête pour le regarder en biais, on s'apercevait alors que les racines des saules esquissaient la forme de trois visages, de trois visages de jeunes filles. De même que celui qui représentait la clairière du Lichmal, on pouvait aussi retrouver la forme de ces visages dans les branches des chênes pour peu qu'on fronce un peu les paupières. Et si je n'ai pas pu sur le moment découvrir dans certains autres dessins de l'*Anderer* ce qu'il fallait y voir, c'est tout simplement que les événements qu'ils suggéraient ne s'étaient pas encore déroulés. C'est le cas pour les rochers des Tizenthal, qui à cette époque étaient de bêtes rochers, ni beaux ni laids, sans histoire ni légende, mais c'est précisément devant ce dessin-là que j'ai retrouvé Diodème. Il était planté devant, comme une borne dans un champ. Pétrifié. Il a fallu que je dise trois fois son nom pour qu'il se détourne un peu et me regarde.

« Qu'est-ce que tu vois dans celui-ci ? lui demandai-je.

- Des choses, des choses... », répondit-il songeur.

Il n'ajouta rien de plus. Plus tard, après sa mort, j'ai eu le temps de réfléchir, évidemment. J'ai repensé au dessin.

On pourrait me dire que j'ai la tête qui chauffe et le cerveau défait. Que cette histoire de dessins, ça n'a ni queue ni tête. Qu'il faut avoir l'esprit et les sens bien dérangés pour voir dans de simples gribouillis tout ce que j'y ai vu. Et que c'est bien facile d'avancer tout cela alors qu'il n'y a aucune preuve, qu'il n'y a plus de dessins, qu'ils ont tous été détruits ! Oui, justement, ils ont tous été détruits ! Et le soir même en plus ! si ça ce n'est pas une preuve, qu'est-ce que c'est alors ? Ils ont été déchirés en mille morceaux, éparpillés, réduits en cendres parce que, à leur façon, ils disaient des choses qui n'auraient jamais dû être dites, ils révélaient des vérités qu'on avait étouffées.

